

Balade en montagne

Avant de relater les expériences que nous avons découvertes hors de France, nous aimerions vous faire partager une aventure que nous n'avons malheureusement pas vécue mais dont nous avons pu filmer l'histoire racontée par ses principaux protagonistes. Au cours du tournage d'un film sur un couple d'enseignants dont la femme était aveugle et l'homme amblyope, nous avons été fasciné par le récit d'une de leurs expériences. Nous n'avions en effet jamais eu l'occasion d'analyser les rapports entre valides et non valides en situation de loisir.

Or ce couple a raconté devant la caméra une balade en montagne qu'il avait partagée quelques mois avant notre passage avec des lycéens voyants et leurs professeurs. Outre leur propre récit nous avons pu également filmer celui du professeur-organisateur. Cette aventure nous a paru suffisamment exemplaire pour trouver sa place dans cet ouvrage. Bien que cette histoire ne puisse permettre aucune généralisation, elle nous a tout de même semblé faire émerger un certain nombre de problèmes révélateurs d'une intolérance et incompréhension réciproque.

Nous avons choisi de vous entraîner dans cette balade que nous avons trouvée source de multiples réflexions et qui pourrait servir de scénario pour un film de fiction.

John et Marie, sent un couple d'enseignants non voyants ou presque. John est anglais et atteint d'une amblyopie d'origine héréditaire et évolutive; Marie, sa femme, est française aveugle de naissance.. Elle a connu John à l'âge de 16 ans, ce qui l'a orientée vers l'étude de l'Anglais et le professorat comme lui.

Issue d'une famille très modeste, Marie est la cadette de douze enfants dont trois filles aveugles de naissance. Quant à John, il a la même maladie que son père mais ce qui le rassure, c'est que celui-ci n'est pas encore totalement aveugle. Aujourd'hui, John arrive même à ne pas toujours laisser apparaître son handicap. La cécité de Marie est très mal vécue par ses parents, surtout par le père qui la ressent comme un échec.

La mère et les soeurs voyantes ont toujours eue la peine à comprendre l'évolution de Marie et à réaliser c nt elle est capable. Marie a été élevée loin de sa famille, en institutions spécialisées. Lorsqu'elle retourne chez ses

parents, ceux-ci constatent qu'elle se débrouille très bien toute seule mais, pour Marie, cela représente un gros effort. N'étant pas dans son cadre quotidien, rien n'a pour elle une implantation logique, les choses changent de place, cela la décourage et la rend dépendante. Elle n'est pas heureuse dans cet environnement peu familial.

La mère, sans les rejeter complètement, tient ses filles aveugles un peu à l'écart. Pourtant elle est très fière de la réussite sociale de sa cadette. Dans la famille de John, l'accueil fait à Marie a été total et chaleureux. Elle s'y sent mieux que chez ses parents.

John et Marie enseignent tous deux l'anglais à Tours, dans deux lycées différents. Ensemble, ils se débrouillent tant bien que mal, sont conscients que ce ne sera pas toujours facile, mais refusent de se projeter dans l'avenir. John deviendra probablement aveugle et il sait que,, ce jour-là, c'est Marie qui deviendra son guide.

Compte tenu de la gravité de leur hérédité réciproque, John et Marie ne se sentent pas autorisés à mettre au monde des enfants aveugles. Ils choisiront l'adoption.

Pour Marie, les parents des élèves ont été très réticents, au début de son enseignement, persuadés que son incapacité partielle pourrait nuire à leurs enfants.

Les élèves, au contraire, ont découvert qu'ils faisaient de très nets progrès, l'enseignement de cette non-voyante étant beaucoup plus parlé qu'écrit, ce qui est naturellement l'idéal pour l'apprentissage d'une langue vivante. Ils ont senti et rendu à leur professeur la confiance qu'elle leur témoignait. Ils font plus d'efforts, considèrent que c'est plus dur, mais ils se sentent privilégiés et sollicitent son enseignement d'une année sur l'autre. Ils ont respect et admiration pour son autonomie et ont choisi de se comporter, à son égard, comme si elle voyait. L'un d'eux raconte même, que chemin faisant vers l'école en sa compagnie, sans lui donner la main pour ne pas la gêner, celle-ci s'est heurtée à un poteau et la route s'est poursuivie sans commentaire. Les collègues, professeurs voyants, ont eux aussi mis un certain temps à admettre son autonomie et ont été étonnés par sa facilité de communication.

Il semble donc évident que l'intégration d'un professeur non voyant soit plutôt positive et profitable à chacun. Malheureusement, les choses ne sont pas toujours aussi simples et intervient ici un épisode très riche en observations et en enseignements que nous développerons plus en détails car chacun de ceux-ci sont édifiants sur le comportement et les rapports entre voyants et non-voyants.

John est très lié à Maurice, un enseignant de son lycée, ils ont beaucoup d'échanges sur bien des plans communs, pédagogiques ou autres sujets, propres à leur enseignement.

Maurice organise souvent, pendant les vacances, des marches en montagne pour des groupes d'une vingtaine d'adolescents et d'adultes. Malgré leurs handicaps, John et Marie sont bons marcheurs et ont souhaité participer à une de ces randonnées.

Sans être conscient des difficultés réelles et prévisibles, Maurice décida de tenter l'expérience qui faisait plaisir à John et Marie, leur permettant

ainsi de réaliser un vieux rêve. Il voulait aussi montrer aux adolescents de l'équipe que les aveugles sont des gens comme les autres, capables de faire les mêmes choses, bons enseignants mais aussi bons camarades de groupe.

Maurice avait pu observer des aveugles faire du ski, pourquoi pas de la marche en montagne? Mais, d'une façon inconsciente, il reproduit un schéma fréquent chez les voyants en exigeant un comportement exemplaire de l'autre. La suite du récit va nous aider à le comprendre. Les préparatifs ont été trop sommaires et la lourdeur du handicap de Marie sous-estimée. Les contraintes, les limites n'ont pas été dites. Or nous savons très bien que tout non-voyant se comporte quasiment comme tout un chacun lorsqu'il est en milieu connu, dans son environnement. Les choses sont à leur place et il les retrouve sans problème. Dès qu'il y a changement ou désordre, les difficultés commencent. Or, chaque pas sur un sentier, chaque halte, chaque bivouac..., tout est inconnu et nouveau à tout instant.

Maurice s'est laissé porter avec enthousiasme par cette expérience, et John a inconsciemment surestimé ses limites comme celles de sa femme. L'assistance, apparemment logique ici, est refusée par John et Marie qui veulent prouver leurs capacités à y arriver seuls.

Pour mieux les intégrer au groupe, Maurice fait une première tentative tout à fait inconsciente. Alors que Marie habituellement marche derrière John en s'accrochant des deux mains à son sac à dos, Maurice dissocie John et Marie. Il donne celle-ci comme nouveau guide, une fille sans sac à dos, et Marie ne peut s'y accrocher sans lui faire mal : premier échec.

Ensuite, lui donnant la main un bout de chemin, la position est difficile sur un étroit sentier de montagne : échec encore. Maurice lui propose enfin de s'arrimer à un autre sac à dos mais, ce dernier n'étant pas comme celui de John, Marie s'y accroche mal et le rythme n'est pas le même, elle est déçue : dernier échec. Marie et John se ressoudent...

Leur besoin de prouver leur autonomie, leur souci de ne pas être à la charge des autres les séparent petit à petit du groupe auquel Maurice souhaite pourtant les intégrer.

Le repère des balises d'un chemin de grande randonnée n'est pas toujours évident pour un voyant, la difficulté n'en est que plus grande pour John et Marie. A cause de leur rythme, ils sont très vite distancés du groupe de tête qui avance plus vite. Ils se perdent, reviennent sur leurs pas et se perdent encore. Ils font attendre les autres marcheurs, qui commencent à peu apprécier ce ralentissement de la balade et ne sont, apparemment, ni prévenus ni préparés.

Bien qu'ils suivent tous un chemin balisé, John et Marie commencent à prétendre que les marcheurs de tête s'amuse à prendre des chemins compliqués pour accroître leurs difficultés. Début de tensions à l'arrivée des deux retardataires auprès du groupe détendu et joyeux de sa journée :

« Comment peuvent-ils rigoler entre eux alors que nous, on en a bavé? »
Et un dialogue, né de l'amertume et de la déception, commence :

- « Asseyez-vous, je prépare votre grillade en vitesse, vous allez nous rattraper. »

- « Pourquoi? Nous sommes parfaitement capables de le faire nous-

mêmes..! ne vous dérangez pas pour nous, nous sommes en retard par notre faute. »

- « Dans ce cas ! »

- « Marie, veux-tu cette tasse de lait ? C'est reconstituant, plein de calcium. »

- « Je n'aime pas le lait, je préfère manger plus de fromage. »

John et Marie puisent les premiers dans les plats et copieusement. Les autres n'osent rien dire. Plus tard, il faut monter les tentes.

- « On n'a pas besoin de votre aide, ça va très bien... (Le choix d'un bon emplacement n'est jamais évident)... John et Marie montent leur tente. Ils ne sont pas bien, ils démontent, ils remontent ailleurs, ils essaient de nouveau, ce n'est pas mieux, ils redémontent. Les autres les observent et n'interviennent pas de peur de les blesser. L'amertume grandit :

- « Il n'y a pas de place pour nous, vous avez pris toutes les bonnes places, vous l'avez fait exprès, nous ne monterons pas notre tente ce soir ! »

Alors Maurice s'énerve : il leur trouve un très bon endroit, les oblige à monter leur tente, les aide. John et Marie se couchent aussitôt sans un mot, vexés, humiliés. Le lendemain, John veut préparer son café, mais le quart est mal posé et se renverse: la boisson est dans les cailloux. Il recommence et, cette fois il se brûle. Le café est de nouveau par terre. L'intendante du groupe intervient : « Laisse-moi faire, tu ne vas pas gâcher trois cafés chaque matin, on n'en a pas trop. »

Le reproche, évidemment maladroit et rigide, vient s'ajouter au reste. Aujourd'hui, la marche sera plus dure. Maurice a peur pour John et Marie. Il les observe de plus près, devant ou derrière, et prend des prétextes divers pour être plus proche d'eux, « il a une photo à faire.., quelque chose à regarder ». Marie et John ne sont pas dupes: « Profite donc de la balade, Maurice, ne te sacrifie pas toujours pour nous, nous n'avons nullement besoin de toi, nous suivrons, tu verras. »

Maurice les observe de plus loin, comme si de rien n'était, et d'autres promeneurs en font autant. John et Marie suent sang et eau, tombent, confondent les balises et se trompent de chemin. Maurice a honte et redescend les mettre sur la bonne route. John et Marie acceptent mal ce secours : « Nous nous en serions très bien sortis tout seuls » et Maurice découragé les laisse. Ils prennent aussitôt de plus en plus de retard sur le groupe de tête.

Le temps se gâte et les premiers marcheurs cessent de les attendre et accélèrent vers le refuge. Loin derrière, John et Marie sont surpris par la pluie. Ils sont trempés, glissent, tombent, marchent à quatre pattes dans la boue. Ils rejoignent le refuge trois heures après les autres qui, bien contents d'être arrivés au sec, bavardent gaiement sur une journée sans difficulté en jouant aux cartes. John et Marie, physiquement et moralement épuisés, passent leur soirée transis et silencieux dans un coin du refuge. Ils ignorent que, par leur faute, ils sont tous arrivés trop tard au refuge pour avoir les bonnes places au chaud et que, dehors sous la tente, ils devront dormir au froid. Maurice le ressent comme le début de la fin.

Le lendemain, il prend son courage à deux mains, pour faire comprendre à John et Marie que les difficultés de cette nouvelle journée sont vraiment

au-dessus de leurs forces. Il a toutes les peines du monde à les faire renoncer à cette étape. John et Marie, manifestement, sont toujours inconscients des difficultés et refusent leurs limites. Ce veto catégorique ferme le dialogue. Les rapports entre le groupe et les handicapés se dégradent de jour en jour, d'heure en heure.

Susceptibilités, maladresses, réflexions intempestives, intolérances de part et d'autre, tout contribue à la cassure. D'un côté, John et Marie veulent tester leurs capacités physiques et souhaitent donc un certain isolement pour se prouver à eux-mêmes et aux autres, leur parfaite autonomie. Ils ont le souci de ne pas être à la charge des valides, de ne pas être un poids, une contrainte. Les autres, au contraire, ressentent ce comportement comme un refus d'intégration au groupe, une volonté de faire bande à part, un rejet de la communauté et tout concourt à alourdir ce climat: la longueur des marches, les haltes, les repas, les soirées, les nuits. Les valides voient leurs vacances gâchées. N'auraient-ils pas dû, témoins des difficultés des deux handicapés et de la tension qu'elles engendraient, avoir plus de tolérance...? Un non-voyant doit déjà, en temps normal, accomplir un effort important pour se hisser au niveau des autres, a fortiori dans ces circonstances. Les membres du groupe ne semblent pas l'avoir compris. Sans doute refus inconscient de la différence où l'autre doit faire oublier son handicap par le comportement qu'on exige de lui. Les problèmes de nourriture qui semblent avoir pris chaque jour des proportions de plus en plus graves, pour dérisoires qu'ils soient, ont-ils été peu analysés? Un adolescent est facile à nourrir, des pâtes ou du riz remplissent son estomac. Mais Marie n'est plus une enfant, elle a bien le droit de ne pas aimer ou de ne pas digérer le lait, son besoin d'un peu de raffinement n'a rien de propre à un handicapé, pourquoi lui reprocher un souhait aussi simple et légitime?

Mais si l'organisation de groupe demande une certaine austérité. Il n'est pas simple pour eux d'évaluer la part à laquelle ils ont droit, d'où une certaine crainte de manquer, de ne pas avoir le temps de se resservir au milieu des adolescents affamés par les efforts de la journée.

Alors, conscients de ces malentendus, John et Marie pensent avoir à se faire pardonner. Ils renoncent donc à cette journée trop difficile et vont tous les deux au village voisin acheter, pour tout le groupe, du vin, du bon fromage, des tartes aux myrtilles, pour faire une petite fête au retour des marcheurs... Mauvais accueil, réaction intolérante du groupe: « Les marcheurs en montagne ne boivent pas de vin... » - « On ne va tout de même pas se nourrir de gâteries! »

C'est un nouvel échec et, décidément, on ne se comprend plus. La rupture se profile.

John et Marie proposent d'aller remplir les gourdes au torrent voisin. Ils en reviennent mais ont perdu celle de Maurice qui y tenait. John et Marie en achètent une neuve au village mais elle ne peut remplacer un souvenir témoin de nombreuses randonnées. Au cours d'une halte, la rupture est consommée. La mauvaise humeur sans doute, la fatigue sûrement. Au groupe qui admire et commente avec force détails un paysage superbe, un village au loin, Marie, qui ne peut participer à leur enthousiasme, répond :

« Qu'est-

ce qu'il est moche, votre village ! » Maurice et ses compagnons n'en sont pas encore revenus aujourd'hui ! Et John, tout aussi tendu, n'est pas, lui non plus, en reste d'hostilité: « Au passage du torrent, vous avez retiré le tronc d'arbre pour nous mettre en difficulté, nous reprocher notre retard pour bien nous faire sentir que nous ne sommes pas comme vous! »

Accusation brutale et absurde qui fait sortir de ses gonds un des adultes du groupe. Ils en viennent aux mains et John le frappe au visage. Maurice les sépare. Il vit très mal ces incidents répétés, pour lui-même, pour John et Marie, pour ses amis. Il se sent responsable. La rupture est irréversible, le voyage est terminé.

La bonne volonté, la générosité ne suffisent donc pas à résoudre les problèmes relationnels. Le vieil adage : «L'enfer est pavé de bonnes intentions » s'adapte vraiment à cette aventure. Chacun a le sentiment d'être la victime de l'autre. On n'est pas loin de l'affirmation sartrienne: « L'enfer, c'est les autres. »

John et Marie sont persuadés que le groupe leur faisait ressentir sans arrêt qu'ils étaient handicapés, incapables de faire quoi que ce soit sans assistance, alors que, tout le reste de l'année, hors de ce contexte difficile et exceptionnel, leur autonomie est totale. Ils sont alors eux-mêmes détendus. Les voyants peuvent-ils le comprendre? Conscients cependant d'être en grande partie responsables de cette triste fin de randonnée, John et Marie savent que, tout au long de cette marche, Maurice a tout fait pour ménager les uns et les autres, arrondir les angles, minimiser les accrochages. Il a manifestement tout essayé pour les insérer au groupe et les mettre sur un pied d'égalité. Maurice, entièrement accaparé par leurs problèmes, n'a pu s'occuper des autres, ni profiter des vacances. Pour lui aussi, c'est un échec, dont il se sent tout aussi responsable que John et Marie.

Comment ont-ils pu s'embarquer dans cette aventure sans préparation, non pas matérielle mais morale? Pourquoi, avant le départ, John n'a-t-il pas expliqué la dépendance évidente de Marie. Un guide, un sac à dos où s'accrocher? Sans doute l'a-t-il oublié, sans doute a-t-il voulu gommer leurs limites. Pourquoi ne pas avoir parlé régime alimentaire, contraintes, rythme de marche inhérent au souhait d'autonomie? John ne peut admettre sa différence qui s'accroît de jour en jour, il a peur de la voir venir à lui. Il y va de sa survie.

Avouer les limites de Marie, c'est sans doute admettre les siennes dans un avenir plus ou moins rapproché. Et Marie, tout à fait à l'aise dans le quotidien, est perdue dans la découverte... John ne veut, ne peut l'admettre. John seul aurait eu moins ou peu de difficulté mais Marie ne pouvait être qu'un poids mort. Situation intolérable pour son époux. Marie rêvait depuis longtemps d'une marche en montagne. « Faire comme les autres. » Pour John, cette expérience a été très douloureuse. Il ne soupçonnait pas ses limites et il venait d'en prendre durement conscience.

Pourquoi Maurice, en réunion commune avec le groupe d'adultes et d'adolescents, n'a-t-il pas parlé des différences, des difficultés à surmonter,

pourquoi n'a-t-il pas informé, expliqué la motivation de l'expérience, préparé le groupe aux obstacles possibles? Maurice s'en veut d'avoir totalement échoué dans cette expérience qu'il pensait enrichissante pour les uns et les autres. La confiance qu'il pensait donner à John et Marie, s'est au contraire retournée contre eux. Leur dépendance a été soulignée.

Maurice ne regrette pas l'expérience mais parle d'échec. Avec le recul, Marie et John sont sans rancune vis-à-vis de Maurice ou du groupe. Ils pensent même que Maurice n'aurait pas dû imposer leur présence au groupe non averti. Ils ont gâché leur randonnée et celle des autres. Ils ont donné pendant douze jours le sentiment d'être incapables de ne rien faire seuls, ni marcher, ni cuisiner, ni monter une tente, ni parler, ni être gais, ni s'assimiler à une communauté. La communauté, elle, les a rejetés parce que l'image qu'ils donnaient n'était pas celle qu'elle attendait d'eux.

Malgré toutes ces difficultés, ces échecs successifs, John et Marie eux non plus ne regrettent pas cette randonnée. Dans l'ambiance tendue, ils sont quand même arrivés au bout du voyage. Ils ont fait la même marche que les vingt valides, dans le conflit certes mais, ils l'ont faite. Et n'est-ce pas là l'essentiel? Le but n'est-il pas plus important que la forme?

Marie a retrouvé ses élèves à la rentrée. Maurice et John enseignent toujours dans le même lycée. Le fils de Maurice est dans la classe de John. Chacun a analysé sa propre expérience mais, entre eux, ils n'en n'ont jamais reparlé. Le non-dit est total.

Huis clos hallucinant, ce récit met à nouveau en lumière la notion de double imaginaire que nous avons déjà évoquée, mais celle-ci appelle un correctif. En effet, si le comportement des deux aveugles fait preuve d'un manque de lucidité et correspond à ce que nous avons développé précédemment, celui des protagonistes valides est inversé par rapport à ce que nous avons rencontré dans le milieu professionnel. Cette fois l'inconscience des valides traduit l'absence totale d'une quelconque notion du possible ou des limites du handicap. Leur ignorance est sans doute défensive mais aucunement restrictive. Ils ne se sont probablement jamais interrogés sur les problèmes de cécité. Leur inconscience évidente est totale et donne lieu à ce rejet et cette intolérance.

Cette expérience nous paraît aussi révélatrice de la difficulté du partage des loisirs entre valides et handicapés. Sur tous les plans, vivre ensemble est certes difficile, mais il nous semble que c'est à travers les loisirs, les vacances, que la cohabitation est, de loin, la plus épineuse. C'est sans doute, dans ce moment privilégié, souvent considéré comme sacro-saint, que nous supportons moins bien les contraintes de quelque ordre qu'elles soient. Très vite, nous avons le sentiment d'une atteinte à notre aire de liberté.